

RUPTURE ET CONTINUITÉ

Une nouvelle sensibilité ecclésiale

Il y aura bientôt cinquante ans que le Vatican II s'ouvrait à Rome. Livres, articles et congrès ne manqueront pas pour le souligner. On perçoit déjà qu'une bonne partie de cette production a pour but de relativiser l'importance de cet événement ecclésial. On affirme qu'un concile œcuménique n'est jamais une rupture avec le passé, et qu'il faut l'interpréter, en continuité avec ce qui a précédé.

Cette approche est quelque peu fallacieuse. En effet, si l'on se situe au niveau des dogmes, un concile œcuménique s'insère évidemment dans une ligne de continuité avec les déclarations des conciles antérieurs et du magistère ordinaire. Or, Jean XXIII a voulu très explicitement que «son» concile ne soit pas un concile doctrinal où l'on définirait de nouveaux dogmes. Il a plutôt voulu qu'il provoque une nouvelle attitude de l'Église à l'égard du monde. Il a voulu qu'elle s'ouvre au dialogue avec tous les hommes de bonne volonté, y compris ceux des autres traditions religieuses et aussi avec les agnostiques.

À ce niveau de la sensibilité ecclésiale le concile a été voulu par Jean XXIII comme un moment de rupture avec une certaine façon d'être Église. Par ses textes, le concile a effectivement marqué une rupture avec un type de chrétienté qui tendait à faire de plus en plus de l'Église un ghetto dans un univers de cultures en rapide évolution.

En continuité avec la grande tradition théologique, Vatican II a souligné le rôle complémentaire des deux sources de la révélation: l'Écriture et la tradition. Mais en rupture avec des coutumes plusieurs fois séculaires, il a souligné l'importance de faire de la Bible la nourriture spirituelle de tous les chrétiens. Et, dans une acceptation plus vraie des conséquences de l'Incarnation du Verbe, il a de nou-

veau conçu l'Écriture comme la parole de Dieu incarnée dans une parole humaine devant être soumise dans son interprétation aux règles d'analyse de tout langage humain.

En continuité avec la grande tradition liturgique il a réaffirmé que toute célébration liturgique est la prière de l'Église, c'est-à-dire du Peuple de Dieu. En rupture avec plusieurs siècles de décadence liturgique qui avaient fait de la liturgie une affaire des prêtres et des religieux, il a redonné celle-ci au peuple de Dieu. Il a invité à retrouver des formes de célébration eucharistique qui soient vraiment la célébration communautaire d'une Église locale, et non plus la célébration privée d'un prêtre, exécutée face au mur dans une langue hiératique, et à laquelle les fidèles étaient invités à assister, en y accomplissant de préférence des dévotions privées. Véritable rupture – et combien nécessaire – avec un passé récent mais assez long, exigée par la fidélité à celui qui avait dit «Faites ceci en mémoire de moi».

En conformité avec la tradition patristique, Vatican II a réaffirmé les divers ministères au sein de l'Église. En rupture avec une longue tradition d'Église triomphante et puissante, il a invité à une attention privilégiée à l'égard des pauvres et des petits du Royaume. Dans *Gaudium et spes* (joie et espérance) il a redonné à beaucoup d'humains tentés par le désespoir une raison d'espérer. On aurait aimé

que ce document phare de Vatican II soit au moins mentionné dans la récente encyclique sur l'espérance.

UN ACQUIS NON NÉGOCIABLE

La continuité de Vatican II avec la tradition dogmatique antérieure est une garantie de vérité à laquelle il faut continuer de s'accrocher. Ses nombreuses ruptures avec un style d'Église qui était en train de lui aliéner des classes de plus en plus nombreuses de la société constituent un acquis non négociable.



Armand VEILLEUX,
père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)